

Claude Riveline, souvenirs

Hervé Dumez

Le téléphone sonnait. On décrochait et une voix chaude, douce quoiqu'avec quelque chose d'impérieux, faisait chanter trois syllabes, le e muet final avec une légère vibration : « Riveline... »

Nous n'aurions pas osé l'appeler Claude, cela devant être réservé à sa famille et à ses intimes. Entre nous, nous l'appelions le petit professeur (il était de petite taille). Le petit était affectueux : il était à nos yeux, essentiellement et surtout, un grand professeur. Je me souviens qu'écrivant sur Lanfranc de Pavie, je parlais de ce que laissent les grands enseignants, des souvenirs d'ébranlements éblouis chez leurs anciens élèves, énigmatiques et incompréhensibles pour ceux qui n'ont pas eu le bonheur de les entendre, et je pensais alors à certains de mes professeurs, mais particulièrement à lui.

Son cours était le même chaque année, prononcé à la virgule près. Les exercices d'application se déroulaient en parallèle dans trois petites classes. Chaque séance faisait l'objet d'une préparation durant laquelle il nous expliquait comment les élèves allaient réagir, quelles erreurs ils allaient commettre, quelles questions ils allaient poser, ce qu'il fallait leur répondre. Lui se déplaçait ensuite d'une salle à l'autre. Lorsqu'il ouvrait la porte et s'installait à une table du fond, c'était la panique. S'il nous voyait nous enfermer, terrible humiliation, il traversait la classe comme une bombe, sautait sur l'estrade et prenait lui-même les rênes de la séance. Un débriefing suivait chaque petite classe, durant lequel il reprenait tout ce qui ne s'était pas déroulé comme il l'avait planifié et souhaité. Le cours reposait sur une idée – un coût n'existe pas – déclinée dans une série d'exercices chiffrés illustratifs. Chaque fois que je vois un bus passer dans une petite rue, je me souviens particulièrement de l'extension de la ligne de bus.

On parle quelquefois d'idées tranchantes. C'était son mode de pensée. S'installant dans un séminaire, il sortait une petite montre qu'il posait devant lui, et il était toujours le premier à prendre la parole pour commenter l'intervention qui venait d'être faite en quelques phrases effilées. Nul ne pouvait rester indifférent : il insupportait ou enthousiasmait. Les passes d'armes avec un (alors) jeune chercheur, Armand Hatchuel, étaient homériques et nous régalaient.



*Claude Riveline,
Maison des Polytechniciens
(Paris, 4 mai 2015)*

Parmi ses adages incisifs, il y avait – c'était l'époque où les tickets étaient des petits rectangles de carton : « une thèse doit pouvoir tenir sur un ticket de métro. » Celle-là nous énervait tout particulièrement, nous qui étions en train d'écrire ou avions juste fini. Si une thèse tient en une phrase, pourquoi devoir écrire quatre cents pages ? Pourquoi des années de recherche pour qu'elles finissent en cinq petits mots ? En même temps, comme toujours avec lui, il y avait quelque chose de très profond dans la remarque. Peut-être faut-il nuancer : un travail de recherche, une thèse, il doit être possible d'en extraire une, deux ou trois idées forces, qui doivent pouvoir conduire quelque part (pour reprendre une vision pragmatiste). Mais on perd en force de percussion dès que l'on nuance. Il en est de même pour : « un coût n'existe pas. » La puissance de l'idée est en fait ailleurs : un coût dépend de l'observateur. Il existe plusieurs perspectives d'évaluation des coûts, les coûts n'existent pas en soi. C'est en réalité le principe de base d'une philosophie de l'action, dans la tradition de Pareto. Reste la petite phrase.

Lorsque j'écrivais ma thèse, je lui envoyais chaque chapitre, comme à Michel Berry, et je le recevais en retour, annoté paragraphe par paragraphe. Un jour il me dit : « c'est très bien ce que vous écrivez, mais on ne voit pas du tout où vous allez », ce qui me déstabilisa. Lui m'envoya pour demander mes remarques certains de ses articles, dont les Lunettes du prince. Je lui fis quelques commentaires et il m'expliqua dans une lettre qu'il me remerciait, que c'était très intéressant, mais qu'il n'en tiendrait aucun compte.

Je le croisais le mercredi matin au Collège de France, dans l'amphi où enseignait Michel Foucault, dont à ma connaissance il ne parla jamais. Il arrivait très en avance pour avoir une place et nous nous saluions. Nous n'avons jamais échangé sur ces cours.

Comme les plantes, les chercheurs ont besoin, dans leur phase de croissance, de tuteurs qui les aident à se mettre debout. Le malheur est que ces tuteurs ne sont jamais assez remerciés. Que Claude trouve ici, une nouvelle fois, tous mes remerciements ■



Le Mandarin, Mai-Thu (Nice, 1942)